



L'INVITÉ

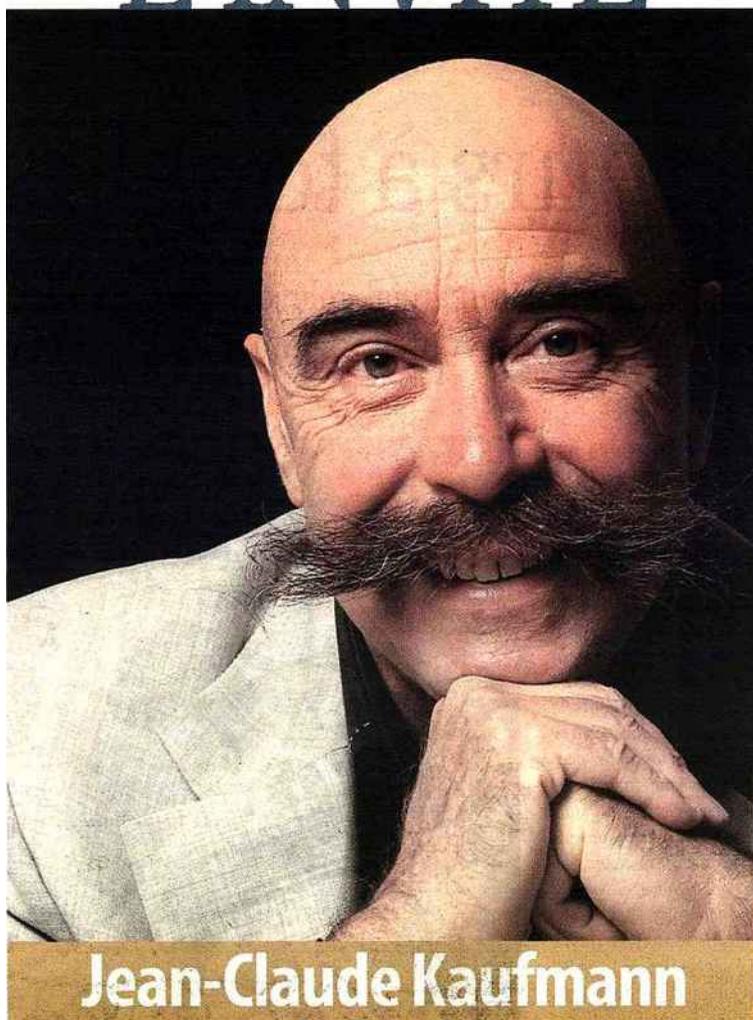


Photo Hanoteau

Quand le couple devient piège



Le grand public vous a découvert avec

« Corps de femmes, regards d'hommes », un livre sur « la sociologie des seins nus ».

D'où vous vient votre intérêt pour les femmes ?

● Chaque chercheur a un objet de prédilection, qui ne correspond pas forcément à son univers quotidien. Des ethnologues ont leur tribu Bororo. Ma tribu bororo, ce sont les femmes. Je ne me suis pas spécialisé sur le couple de manière délibérée. J'ai commencé dans le domaine de la sociologie urbaine, les questions techniques, les grands flux, le logement... A l'intérieur du logement, j'ai découvert le couple, un laboratoire d'analyse formidable. Dans le couple, il y a une personne leader, locomotive : la femme. Les hommes s'expriment beaucoup moins facilement. Je me demande d'ailleurs si je ne vais pas m'intéresser plus à eux dans un prochain livre.

Pourquoi recueillir la parole des hommes est-il plus difficile ?

● Tout dépend du domaine en question. Les domaines politique, économique, social, technologique ou que sais-je encore suscitent plus de discours masculins que féminins. Cela se resserre dans le domaine de la famille, au sein duquel il existe différentes catégories de paroles. Il y a un bavardage familial - ce n'est pas péjoratif - qui consiste à construire un monde à deux en commentant l'actualité, en critiquant la famille ou les connaissances, ou en élaborant des projets de vacances. Là, les hommes prennent leur place.

Par contre, la conversation en face à face est plus compliquée, à propos de l'attention aux désirs de l'autre ou ses insatisfactions... La parole est plus resserrée pour une raison nette : ils sont porteurs d'une philosophie du bien-être. Ils disent souvent : « on ne va pas se prendre la tête ». Ils ont très peur de la remise en cause, des angoisses sur l'avenir. Ce n'est

pas lié à proprement parler aux femmes ou aux hommes, mais à leurs trajectoires. Les femmes ont eu une trajectoire ascendante. Dans la famille, elles donnent l'énergie, fixent des objectifs. Il faut que ça bouge, que ça avance, notamment dans le suivi éducatif des enfants. Les hommes vont gérer une certaine retenue. Un exemple : la peur que s'ouvre sur l'oreiller une conversation importante. Ils jouent alors les endormis quand, dans d'autres circonstances, ce sont plutôt les femmes qui le font. Quand la crise s'approfondit, ils plongent carrément dans le silence. Ils disent : « je préfère ne pas en parler », ou pire : « ça me fatigue ». Après la phase de l'agacement, quand la crise franchit un cran supplémentaire, c'est plus que du silence : de l'abandon, une disparition, une sorte de suicide mou, quand bien même à l'extérieur ils agissent différemment.

Votre dernier livre, qui explique comment la femme se trouve « piégée dans son couple »,

vient du grand nombre de témoignages que vous avez reçu via votre blog. Parlez-nous de De la « sociologie des seins nus » à la répartition des tâches ménagères, le sociologue Jean-Claude Kaufmann explore le couple depuis plus de vingt ans. Son dernier livre (1) met l'accent sur ces femmes qui, dans leur couple, se sentent « piégées », faute de dialogue et d'engagement. Entretien.

vosre méthode de travail.

● Des témoignages me sont parvenus après la publication d'un livre précédent (« Un lit pour deux », JC Lattès, NDLR), qui mettait en lumière cette chose lourde : ces femmes qui s'agrippaient au bord du lit (pour éviter le contact avec le conjoint, NDLR). J'ai reçu des messages disant « c'est ma vie ». Depuis on n'arrête pas de me remercier, alors que je n'ai rien fait d'autre qu'avoir ouvert un espace d'expression.

Pour ce livre, j'ai reçu d'autres témoignages de femmes, certaines préférant la confidentialité, d'autres me racontant tout, parfois sans pseudo. (...) Certains femmes avaient d'abord consulté des forums en ligne, où on leur procurait des conseils immédiat : « quitte-le, pars ». Mais c'était plus compliqué.

En quoi la relation en ligne apporte-t-elle au travail du sociologue ?

● J'ai écrit un livre de méthode, sur « L'Entretien compréhensif », dont une édition réactualisée sera bientôt éditée. La méthode de l'entretien est réutilisable sur le web. En face à face, on réagit aux mots dits, on rebondit. En ligne, c'est écrit, on a le temps, et on peut être réactif de la même manière. Le fond de la méthode reste le même : je travaille avec des outils hyper qualitatifs, pas avec des échantillons quantitatifs, une méthode proche de l'ethnologie. Avec le web, je peux cependant avoir moins de prise pour savoir qui me parle. C'est la limite. En revanche, la sincérité de l'expression va plus loin. Je n'ai pas publié certaines parties des témoignages qui auraient permis d'identifier les personnes.

Sans généraliser, vous expliquez que les hommes et les femmes ne se positionnent pas de manière identique. Néanmoins, vous proposez des schémas homme-femme.

Pourquoi est-ce la femme qui se sent piégée



et non l'inverse ?

● Les automatismes corporels ne sont pas biologiques. Ils évoluent très lentement. Voyez l'évolution des tâches ménagères. Ici il s'agit d'autre chose : un jeu de rôles à l'intérieur du couple: La femme stratège, locomotive. L'homme dans une philosophie du bien-être. Quand la femme s'inquiète d'un mauvais résultat scolaire, l'homme dira plus facilement qu'« un zéro, ce n'est pas si grave ». Ça agace la femme.

Il y a cinquante ans, les hommes étaient porteurs de l'autorité. Ils la déléguaient parfois, mais ils étaient le dernier recours. « Si tu n'es pas sage, je le dirai à papa », disait-on aux enfants. Les hommes ont glissé vers un rôle presque d'enfant, qui met en avant le ludique.

Vous évoquez les difficultés qu'éprouvent hommes et femmes à s'engager pour expliquer les difficultés du couple. De la même manière qu'on l'observe dans les mondes associatif ou politique ?

● Autrefois on était socialisé dans un groupe qui, au-delà de soi, donnait un cadre de vérité. On est aujourd'hui au centre de sa propre vie, on choisit sa vérité (l'alimentation qui est bonne pour la santé par exemple), on choisit sa morale, on veut maîtriser sa vie et on a peur de perdre cette maîtrise. D'où une difficulté à s'engager, ou alors pour une durée limitée. En témoigne le nombre des fêtes qui augmente.

Dans la fête, on perd sa maîtrise, mais toujours pour un temps limité.

Dans le couple, au début, on attend de voir. Puis à la séquence deux, quand vient l'enfant et le mariage, on s'engage sur l'avenir. C'est là que la notion d'engagement prend son sens.

Vos travaux sont écrits dans un style

accessible, à la différence de nombreux

travaux universitaires. Comment

concevez-vous votre rôle de sociologue ?

● J'ai des niveaux d'écriture différents. J'ai écrit des ouvrages de méthodes, théoriques, sur l'identité. J'ai aussi fait un effort d'écriture pour être plus lisible. Mais je peux aussi écrire en jargon illisible. Le débat théorique m'a longtemps passionné : les schémas incorporels, les dynamiques des habitus, etc. C'est un problème : il y a très peu d'espaces pour le débat théorique dans les sciences sociales, comme si les idées ne pouvaient pas changer la société. Un lectorat s'est installé en demande de savoirs et de connaissances. Je suis un peu un vulgarisateur, un passeur. J'aimerais ne pas être que cela. Certains collègues de l'université trouvent que mes ouvrages sont nécessaires, d'autres n'apprécient pas du tout ce style narratif, qui ne passe pas dans le style académique.

Propos recueillis par Mathieu HEBERT

● (1) Jean-Claude Kaufmann, « Piégée dans son couple », éd. Les Liens qui Libèrent, mars 2016, 17 euros.